

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 DECEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Poésie : Pensers d'hiver (avec encadrement), par Frid Olin. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — O Canada, mon pays, mes amours ! par Eugène Renault. — Littérature : Pages nouvelles, par le Rév. Père Didon. — La vie américaine (suite), par Louis de Saintes. — Les économies de Jeanne (monologue), par German Picard. — La science amusante, par Tom Tit. — Poésie : Sonnet, par Louis de Saintes. — Hommage affectueux, par Hermance. — Bibliographie, par Rodolphe Brunet. — Montréal le matin : Croquis d'été, par E. Z. Massicotte. — Nos gravures. — Nouvelles à la main. — Voyages. — Usages et coutumes, par Ann Seph. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : L'hiver. — Un groupe de sport Québécois. Portraits : L. P. Hébert ; P. Laperle ; J. O. Graton. — Le coup de canot

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

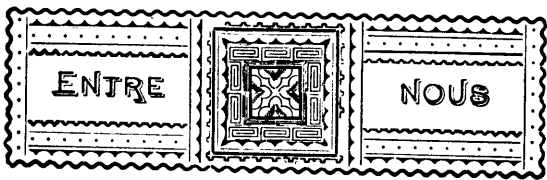
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 6 DECEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Vous savez qu'il y a deux cents ans l'amiral Phipps mit le siège devant Québec et fut obligé de partir, au bout de quelques jours, non sans quelques dommages causés tant à sa flotte qu'à sa réputation.

Nous en avons parlé ensemble, il y a deux mois à peine, à propos de Frontenac.

Je ne pensais plus à ce marin malheureux quand, en causant un soir d'un petit voyage que j'ai fait au Labrador canadien, je dis quelques mots des chercheurs de trésors qui sont encore nombreux parmi les pêcheurs de la côte nord.

Beaucoup d'entre-eux, en effet, sont persuadés que les Anglais et les Français, quand ils ne se sentent pas en force pour lutter, enfouissent les richesses qu'ils avaient à bord, dans une île ou un point de la côte, puis faisaient voile au plus vite

pour échapper à l'ennemi. D'autres légendes existent aussi à propos des nombreux naufrages dont cette région a été le théâtre et des millions qui reposent ainsi au fond de la mer.

Presque tous ceux qui m'écoutaient avaient peu de confiance dans le résultat des recherches que l'on pourrait faire, en se basant sur l'histoire et les récits des habitants de la côte.

— Cependant dit tout à coup l'un de nous, il y a des exemples de chercheurs de trésors qui ont réussi.

— Qui cela ?

— Je prends l'un des plus remarquables, l'amiral Phipps, dont vous parliez l'autre jour dans le MONDE ILLUSTRÉ, qui est devenu riche tout à coup, et qui a fondé la maison des marquis de Normandy, qui ont actuellement une des plus grandes fortunes du monde.

— Une histoire ! contez-nous là, je vous prie.

— L'histoire, l'histoire de l'amiral Phipps.

* * — Oh ! elle n'est pas de moi, je l'ai lue dernièrement dans une étude que M. C. de Varigny a publiée sur les *Grandes fortunes aux Etats Unis* ; je vais vous la raconter à peu près.

Williams Phipps, l'amiral, le gouverneur du Massachusetts, le millionnaire Phipps n'est pas venu au monde dans un palais, pas même dans un modeste château.

Non, c'était le fils d'un fondeur de Woolich, dans l'état du Maine, et il n'avait pas même le triste bonheur d'être fils unique, puisqu'il était le dix-neuvième enfant du pauvre ouvrier qui en avait vingt six.

Voilà un père de famille qui, de nos jours, pourrait doublement bénéficier de la loi Mercier !

Chacun devait gagner son pain le plus tôt possible, et le jeune Williams quitta la maison paternelle pour garder les troupeaux d'un cultivateur voisin, à l'âge où nous commençons à lire et à écrire.

Ce berger de l'Amérique toute jeune encore ne ressemblait guère à ceux qui envoyaient des *bouquets chloé*, certes non, c'était un rude pâtro, pré-décesseur des *cow-boys* qui devaient faire plus tard leur marque dans les prairies de l'Ouest et y semer des germes d'une civilisation... douteuse, mais enfin, c'était un gardien de troupeaux quelconques ; l'histoire n'est pas très explicite.

* * Dans ses longues heures de repos forcé, Phipps, — que je n'étudie plus ici comme ennemi, mais comme homme — pensait à une foule de choses.

Ainsi que la plupart de ses compatriotes, dit M. de Varigny, il rêvait voyages, explorations lointaines, fortune rapide ; mais, ne trouvant pas à s'embarquer, vû son ignorance des choses de la mer, il s'engagea comme apprenti chez un charpentier de navires. Ce fut sa première étape vers l'Océan qui l'attirait, et il s'en fallut de peu qu'il n'allât pas plus loin.

Sa bonne mine lui fit, en effet, trouver faveur auprès d'une riche veuve. Elle s'éprit de lui et il l'épousa, espérant rencontrer dans cette union le moyen de venir en aide à ses frères et sœurs. Mais il en avait vingt-cinq, et la veuve n'y voulut rien entendre, estimant avoir bien fait les choses en le mettant à même de s'établir pour son compte, et de devenir propriétaire du chantier où il travaillait comme ouvrier. Il se résigna donc et attendit.

Un jour, sur le quai de Boston, il surprit une conversation entre deux matelots. Ils parlaient d'un navire espagnol coulé, disait-on, par les pirates, près des Bahamas, avec un riche chargement. Pareilles histoires à pareille époque n'étaient pas rares. Le vieux flibustier Mansfield et ses prédécesseurs ne s'étaient pas fait faute de traquer les galions espagnols, qui, pourchassés, se jetaient parfois à la côte, coulant à pic, et déjouant ainsi la cupidité de leurs ennemis. L'équipage s'en tirait de son mieux, gagnant la plage comme il pouvait. Des matelots de Mansfield avaient, tant bien que mal, noté la côte sur laquelle celui-ci échouait, et c'était d'eux que les marins de Boston tenaient leurs renseignements.

William Phipps les fit causer, en tira ce qu'ils savaient et rentra chez lui, songeur. Son parti

était pris : il entendait se mettre à la recherche de l'épave, mais il lui fallait persuader sa femme. Il y réussit, non sans peine, vendit son chantier, acheta un navire, l'équipa et enrôla un équipage d'aventuriers, leur promettant part au butin.

Soit hasard, soit habileté, il trouva ce qu'il cherchait. Le navire avait coulé dans une anse, par une mer peu profonde. William Phipps retira la plus grande partie du chargement et bon nombre de sacs de doublons, assez pour satisfaire un appétit modéré, mais, à coup sûr, pas suffisamment pour une ambition comme la sienne.

Il revint à Boston, rapportant, outre sa part de bénéfice, la curieuse histoire d'un autre navire qui se serait perdu, quelque cinquante ans auparavant, près de Port de la Plata, chargé de lingots d'or et d'argent. Les renseignements qu'il avait pu recueillir différaient quant à la localité précise, mais concordaient quant au fait et à la valeur du chargement. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'imagination d'un homme auquel la fortune venait de se montrer propice et qui rentrait chez lui avec un trésor dont la rumeur publique grossissait l'importance.

Il essaya d'obtenir l'aide du roi d'Angleterre, n'y réussit qu'à moitié et se décida cependant à partir de nouveau.

Un nouveau navire fut armé, et William Phipps reprit la route des mers du Sud. Chemin faisant, instruit par l'expérience, notre aventurier mûrit ses plans, inventa et fabriqua la première cloche à plonger, recruta sur la côte des Indiens pêcheurs de perles, fit construire une forte chaloupe pour fouiller les anses, et reprit son exploration au point où il l'avait abandonnée quatre années auparavant. Pendant des semaines il explora, décidé, cette fois, à ne pas survivre à un insuccès, et à laisser son corps dans cette mer qui gardait le trésor objet de ses convoitises. L'idée du suicide le hantait impérieusement au moment même où la fortune cédait à sa persévérance.

Un jour, penché sur le bastingage du navire, il aperçut ce qu'il crut être une algue marine d'une forme étrange ; elle flottait à la surface de l'eau comme retenu dans les interstices d'un rocher. Il donna ordre à un plongeur de la lui chercher. Le plongeur obéit et rapporta un bout de filin couvert de végétation ; il ajouta avoir entrevu, sur un fond de sable, quelque chose qui ressemblait à un canon. En un instant, la nouvelle se répandit à bord ; et l'équipage surexcité d'accourir sur le pont. Williams Phipps fit immédiatement préparer la cloche à plongeur, sous laquelle prit place l'Indien le plus expérimenté. Quelques minutes après, il reparaissait, tenant dans ses mains une barre d'argent massif.

"Dieu soit joué ! s'écria Phipps ; nous le tenons enfin, et notre fortune est faite !"

La sienne l'était, et sa dynastie fondée.

On se mit à l'œuvre avec ardeur. Officiers, matelots, Indiens, redoublèrent d'efforts, et en peu de jours 300,000 livres sterling (7,500,000 francs) en lingots d'or et d'argent avaient passé du fond de la mer à bord du navire.

Trois mois plus tard, Williams Phipps rentrait à Londres, triomphant, enseignes déployées, au milieu des acclamations de la population, émerveillée de son succès.

Ce succès fut suivi d'autres et, ainsi que je le disais en commençant, il devient amiral, gouverneur du Massachusetts, fut vaincu à Québec par Frontenac, tomba un peu en disgrâce, fit des spéculations de terrains et mourut en laissant des millions.

— Dites donc encore que les chercheurs de trésors ne réussissent pas !

* * Je vous parlais, la semaine dernière, ou plutôt je disais deux mots de l'illustre cardinal Lavigerie, à propos du discours qu'il a prononcé dernièrement et dans lequel il prêchait l'union en conseillant à ses auditeurs de se rallier à la République.

M. Jules Simon, le penseur, l'écrivain distingué dit en signalant ce fait qui a produit une si grande sensation :

"Où, félicitons le ; félicitons ce vaillant de prêcher la paix ; félicitons ce combattant de pré-